

Les frères de guerre

— Je ne vais jamais maîtriser ceci.

— T'as pas l'*choié*, C'est la guerre *icitte*. J'va t'montrer ça. Tu vas vouère.

— Sabourin¹, je le sais bien. Je ne supporte plus de geler dans ce trou de boue. Je veux retourner chez nous.

— On veut *toute* ça. T'écriras une lettre à ta douce demain. Dors, là.

Frustré et inconfortable sur son lit rocailleux, Pierre Cormier riposta d'un grognement, tel un gamin à qui l'on a retiré sa part de gâteau même s'il avait mangé ses légumes. Après s'être retourné plusieurs fois pour trouver le confort afin de s'endormir, le jeune soldat *canayen français* céda aux larmes de frustration qu'il avait refoulées depuis quelques semaines. Il signala son désespoir à quiconque voulait l'entendre :

— Je ne peux plus vivre dans de telles conditions. Mon uniforme est tellement humide et troué que je suis gelé jusque dans le fond de tu sais quoi. Je n'ai jamais eu froid de même.

Son nouvel ami et frère de guerre, Joseph Sabourin, se tourna vers lui pour l'égayer un peu :

— Bienvenue à la vie de *ceux-là* qui habitent en campagne, Cormier. Allez, prends mon *coat* et dors. On a besoin d'nos forces pour se battre contre l'ennemi.

— Taisez-vous! Y'a des pas tout près, chuchota brusquement un autre soldat non loin des deux compagnons de guerre.

Crispé de peur, les yeux du soldat citadin se refermèrent tant il espérait disparaître. Pierre pensait au bain chaud que coulait sa bonne tous les soirs. Parce qu'elle était illettrée, cette dernière lui racontait de mémoire des histoires de son village, ce qui lui donnait un sens de l'aventure. Il regrettait de ne pas avoir su apprécier ces petites attentions qu'avait eues cette dame envers lui.

¹ Dans l'armée, on parle avec les noms de famille.

Il en voulait tellement à son père de l'avoir déposé au bureau de recrutement lorsqu'on avait lancé *l'appel sous les drapeaux*² dans son quartier. Si son patriarche lui avait permis de compléter ses études, il aurait été médecin et ne serait pas en train de subir les conditions de vie insalubres des tranchées. Quel hypocrite ! Son père devait sûrement se garder au chaud auprès de la cheminée tout en dégustant les meilleurs repas en ville pendant que son fils unique souffrait de faim et de maladie.

Pierre savait que ruminer n'aiderait en rien à sa situation, mais parfois cela l'aidait à vider tout le poison et les atrocités qu'il avait observés depuis son arrivée dans les vieux pays. *Empêcher l'ennemi d'atteindre le territoire canadien, mon œil. Sacré mensonge de politicien !*

La lune avait décidé de se cacher cette nuit-là, alors il était impossible de se distraire par la beauté des astres. Pierre revint à la réalité en entendant Joseph ronfler tout en serrant solidement son arme tel un ourson en peluche. Pierre, lui, refusait de serrer son nouvel outil de travail en dormant parce qu'il en était terrifié. Bien qu'il détestât sa nouvelle vie, il éprouvait de la reconnaissance pour ce cher cultivateur qu'il avait eu à connaître en si peu de temps.

Ces jeunes compagnons de lit (*bunkmate*) étaient devenus plus que des amis pendant le camp d'entraînement. L'un venait de la campagne et l'autre de la ville. L'un chassait pour survivre et l'autre maîtrisait l'art d'écrire afin de mieux vivre. L'un avait connu la mort de plusieurs proches en raison de la famine, de maladies infantiles, de la pénurie de médecins dans sa région et l'autre avait eu le privilège de ne manquer de rien puisque son père était médecin.

Malgré leurs univers distincts, les deux soldats veillaient l'un sur l'autre. L'un enseigna à l'autre comment se servir d'une arme en gardant son sang-froid tandis que l'autre lui montra des astuces d'hygiène qu'il ignorait. Ils étaient inséparables, ce qui rendait leur séjour infernal moins désagréable.

² <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/conscription>

Au loin, dans la forêt, surgissaient des aboiements féroces comme si les bêtes cherchaient à assouvir une faim profonde. Quelques rats et insectes se faufilaient entre les hommes recroquevillés dans les tranchées. Ces petites vermines annonçaient le danger. Les soldats étaient épuisés et ne se préoccupaient plus de leur présence. Un vent glacial se leva et les nuages s'esquivèrent pour laisser place à la lune qui éclaira tous les environs. Au loin, la cheminée d'une maisonnette réchauffait ses habitants. Les jeunes soldats rêvaient du jour où ils pourraient dormir dans leur propre lit.

Les jeunes officiers priaient en espérant être épargnés une journée de plus. Tous faisaient des promesses à Dieu qu'ils savaient impossibles de garder, mais se rassuraient en disant que ce dernier n'en saurait rien.

Ce n'est pas seulement l'inquiétude qui empêchait Pierre de dormir, mais aussi la faim. Il n'avait jamais ressenti ces cris douloureux en provenance de son estomac. Il était certain qu'ils allaient l'achever avant toutes ces autres conditions insalubres. Jamais il n'aurait cru devoir manger des plats moisissés tout en espérant masquer les relents de cadavres en décomposition.

Comme le lui avait enseigné sa bonne, il saisit son chapelet et le posa près de son cœur. Avec ses doigts tremblants, Pierre récita des paroles divines tout haut comme si le bon Dieu allait mieux l'entendre :

— *Notre Père qui est aux cieux...*

— Chut! Prie dans ta tête, imbécile. L'ennemi t'entendra et on sera tous morts d'ici le lever du soleil. Pis, badre-toi pas de prier! Si Dieu existait, il ne laisserait pas ses fils mourir pour leur patrie.

Tous ceux qui étaient encore éveillés hochaient la tête en accord avec ces propos blasphémés. Découragés et démoralisés, ils avaient tous perdu la foi que Dieu entende leurs prières. Quel être cruel que celui qui abandonne ses fils dans les fonds de l'enfer!

En entendant les chiens s'approcher, le chef de rang commanda à tous de brandir leurs armes et de les charger en demeurant aux aguets. Pierre réveilla son frère d'armes et lui fit signe de s'exécuter. Les hommes essayaient de garder leur calme même si leurs cœurs semblaient vouloir s'échapper de leur poitrine. Les jeunes soldats ne ressentaient plus

leurs bouts de doigt depuis des jours. Ils avaient tous appris à normaliser l'adrénaline qui les gardait en vie.

Certains versèrent quelques larmes discrètes. Quelle misère! Pierre se donnait l'illusion de se réchauffer en activant, de mémoire, ses papilles gustatives à l'idée de savourer un ragoût bouillant, entouré de ses parents. Son cœur, lui, ne battait que pour l'espoir de revoir Mathilde. Elle devait s'inquiéter pour lui. Dernièrement, le service postier se faisait rare, alors il priait pour qu'elle ne l'oublie pas. Il s'accrochait au désir de toucher son corps le soir de leurs noces. Sa peau, si douce, qu'il découvrirait avec ses mains gercées et vieilles en raison de la guerre. Il maudissait son père parce qu'il l'avait empêché de la saluer de peur qu'il manque à son devoir comme un lâche, ce qui déshonorerait sa famille. Pierre n'avait pas pu demander la main de Mathilde à son père parce que son patriarche l'avait obligé à manquer la messe. Ça avait été déchirant de la quitter.

De son côté, Joseph, frigorifié d'inquiétude, cognait des clous tellement il était épuisé. Ce n'est pas très catholique comme pensée, mais il enviait l'infirmier du village, Jérôme, qui avait été excusé de vivre cette horrible guerre. Maudit chanceux! Il lui en voulait d'être aveugle et il espérait le devenir à son tour. Il serrait les paupières si fort qu'il croyait disparaître des lieux tout en ignorant la souffrance que Jérôme avait vécue comme souffre-douleur pendant toutes ses années. Comme quoi la guerre transforme l'esprit des gens.

— Hé, tu penses à quoi ?

Sursautant, Sabourin fut déçu d'apercevoir qu'il ne s'était pas volatilisé. Il se rassura de voir son nouvel ami qui était bel et bien à ses côtés.

— J'pense à rentrer. J'sus pu capabl'.

— Tiens bon! J'ai besoin de toi, lui répondit Cormier.

— Une chance qu'on s'a toé pis moé.

— Tu as raison. Penses-tu qu'on sera amis quand on sortira d'ici?

— Tu l’sais bien qui ne faut pas faire d’promesses qu’on peut pas garder.

— Je le sais Sabourin ! J’oserais croire qu’on sera des frères pour la vie après ce qu’on a vécu icitte !

— Je l’espère. Tu seras toujours l’bienvenue su’a ferme. Ma mère cuisine déjà pour une douzaine, qu’est-ce une bouche de plus ?

Cormier lâcha un son ressemblant à un rire, signe d’acceptation de l’offre de son nouvel ami. Il rêvait à l’idée d’aller en campagne et de s’éloigner de l’air étouffant de la grande ville.

À l’aide de jumelles rudimentaires, les soldats, qui faisaient le guet, observèrent que les chiens semblaient s’éloigner. Leurs yeux ne quittaient pas d’une semelle l’ennemi qui se sauvait de l’autre côté de la forêt à la poursuite d’un ennemi.

L’un des deux guets hocha la tête vers l’autre. Le messager s’exécuta et descendit aussi subtilement que possible l’échelle de fortune pour annoncer leurs observations à l’Officier Caron qui dormait paisiblement auprès de son petit feu de camp. Bien qu’il reçût quelques privilèges de plus, il était apprécié de ses hommes parce qu’il demeurait à l’écoute de leurs besoins et se battait constamment afin d’améliorer leurs conditions de vie.

Après avoir relaté les nouvelles, le soldat sortit du trou qui servait de chambre à l’Officier Caron pour annoncer la commande aux autres :

— Caron confirme qu’on peut reprendre notre sommeil, mais que certains doivent veiller au cas où l’on se ferait surprendre.

Tous ripostèrent tels des gamins à la récréation qui avaient perdu la partie de balle. Le messager leur fit signe de se taire afin qu’il puisse poursuivre l’ordre :

— Officier Caron sait que nous sommes rendus à nos limites, alors il récompensera les volontaires d’une plus large portion de bouillie.

Les soldats, frustrés et découragés, murmurèrent entre eux. Les troupes n’en pouvaient plus de manger le même repas abominable depuis des mois. Personne n’osa se présenter comme bénévole parce que la sensation des engelures dépassait celle de

la faim. Sans savoir la date exacte, ils savaient que l'hiver approchait. La peur des engelures les habitait depuis quelques semaines. L'odeur âcre de leurs confrères ayant péri depuis plusieurs mois les hantait à l'idée que ce soit bientôt leur tour.

Abasourdi par la température glaciale et la vie des tranchées, Pierre se cacha derrière son ami Joseph parce qu'il tenait à dormir. Il sentait que cela n'allait pas depuis quelques jours. Ses os endoloris l'empêchaient de bouger aisément.

Le porteur de message de l'Officier Caron renchérit :

— Allez, je ne suis que le messenger ! Si personne ne se porte volontaire, il y aura des conséquences. Celles-ci affecteront davantage le moral des troupes.

— On est déjà démoralisé. C'est injuste qu'il dorme près du feu pendant qu'on est icitte à se geler jusqu'aux dents.

— Ouais, lâchèrent la majorité des soldats non loin de là.

L'enfant intérieur de quelques-uns se manifesta pour la mission avec fierté, l'air de dire qu'ils allaient se sacrifier pour les autres. Quelque part en eux, ils croyaient fermement que Dieu les épargnerait avant les autres parce qu'ils réalisaient des sacrifices.

En entendant le vacarme de ses hommes, Caron sortit de sa cachette pour s'interroger du désordre. Son cœur pinçait en voyant ses troupes. Il savait que nombre d'entre eux n'avaient plus de forces. Il ordonna aux moins blessés et moins squelettiques de rester éveillés et permit aux autres de se reposer et de retrouver leurs forces d'ici le matin.

— Écoutez, j'espère autant que vous que cette vie de tranchée achève. Au début de la guerre, j'étais dans vos souliers. Je sais que ce n'est pas facile. Pensez à votre patrie. Le bon Dieu exaucera vos prières.

Sélectionné pour demeurer éveillé, Joseph posa son bout de couverture trouée, fabriquée à l'aide de vieilles chaussettes par des femmes du village, sur son compagnon qui s'était laissé choir sur le sol dans un trou de boue. « Pauvre-lui, songea le jeune campagnard, il doit se sentir si dépaysé. J'peux pas le laisser dormir par terre. J'va l'éveiller pour le soulever afin qu'il dorme mieux au sec. »

— Pierre ?... Pierre ?... Pierre ? Réveille !

Joseph brassait vigoureusement son compagnon de guerre pour constater que celui-ci ne réagissait pas d'un poil. Il savait qu'il avait le sommeil lourd, mais de là à ne pas se réveiller lorsqu'on l'appelle, c'était impossible. Au lieu de paniquer, il essaya une dernière stratégie pour réveiller son ami.

N'étant pas formé en médecine, Joseph savait tout de même établir si un être vivant n'y était plus. Hésitant et versant quelques larmes, il tendit ses doigts tremblants vers le cou pour constater officiellement que son ami n'était plus de ce monde. Aussitôt, il se pencha vers la poitrine de celui-ci pour lui faire part d'une dernière prière :

— Béni sois-tu, Pierre. T'as été mon cadeau du Seigneur. J'va tout faire pour que ta mère et Mathilde reçoivent ton corps. Tu mérites un enterrement. J'te dis à plus tard parce que je sais qu'on s'verra aux Cieux.

Sabourin se permit de pleurer un bon coup et de prier pour l'âme de son frère. Il éprouvait un sentiment de frustration grandissante contre le Seigneur et la Patrie. Maudit gouvernement ! Comment peux-tu laisser tes jeunes hommes mourir en plein cœur d'Europe ? Malgré l'horreur d'avoir perdu son frère de guerre, il prit charge de la situation avec sang-froid en se rendant directement dans la loge de l'Officier.

Le messenger voulut l'intercepter parce qu'il ne devait pas réveiller le capitaine du rang, mais il l'ignora. Il devait rendre hommage à son ami. Il entra en trombe en tentant d'évacuer l'accumulation de colère qui se trouvait dans son être pour déclarer la mauvaise nouvelle :

— Monsieur, j'vous signale le décès de Cormier. Y vient d'mourir à mes pieds. Une engelure j'crois. Puisque j'sais pas m'servir d'un crayon, pouvez-vous écrire à sa mère. Y gardait toutes ses correspondances dans sa poche près d'son cœur qui disait.

— D'accord, Sabourin, je ferai cela. Je suis désolé de votre perte.

— C'est d'ma faute. Je n'ai pas pu le protéger. Il nous a arrivé sans connaissances et sans entraînement.

— Au contraire, vous avez fait du beau travail avec lui. Vous avez agi en tant que mentor.

Fier et ému des propos de son capitaine, Joseph souriait un peu intérieurement. Son capitaine ajouta :

— Apportez-moi sa correspondance. Je vais commencer la lettre tout de suite. Il n'y a rien qu'on puisse faire pour lui présentement, alors je vous donne la permission de dormir. Demain, on vous trouvera un nouveau partenaire. Vous sentez-vous à l'aise d'entraîner une nouvelle recrue ?

— Monsieur, j'sé pas si j'aurais le cœur à me jumeler à quelqu'un d'autre. Une recrue ? Allons-nous recevoir des renforts ?

— À la guerre, il faut se secouer quand surviennent des atrocités pour recommencer à se défendre. Je sais que vous en êtes capables. Les recrues arrivent demain.

Voyant que celui-ci était découragé et dépourvu, il ajouta un incitatif qui illumina un peu l'âme du soldat :

— Si vous acceptez votre nouvelle mission, Sabourin, vous aurez le droit à des journées de congé et de repos à l'hôtel de la région. Vous recevrez une prime de plus aussi. Pensez-y et venez me voir demain à la première heure. Vous avez fait du beau travail.

Joseph Sabourin n'avait qu'une envie et c'était de réanimer son ami afin de lui annoncer la bonne nouvelle. En plein déni, il éclata en sanglots en se rappelant que ce dernier n'était plus de ce monde. Le chef ressentait de la compassion pour ses hommes, mais pressa ce dernier de se ressaisir pour bien ménager son énergie. Épaules relevées, Sabourin s'empressa d'affirmer :

— Oui, Monsieur. J'accepte votre proposition. Je commence quand ?

— D'abord, vous allez être parmi ceux qui iront escorter le défunt chez sa famille. Vous ne le savez peut-être pas, mais il faisait partie d'une famille aisée qui finance beaucoup d'initiatives nous permettant d'aider les jeunes soldats comme vous. Pour éviter que monsieur Cormier père cesse de donner, il serait important de ramener le corps de son fils.

— À vos ordres chef, je pars quand ?

— Laissez-moi écrire aux gens concernés et je vous tiens au courant. Apportez le corps dans la fosse commune pour l'instant, histoire de ne pas contaminer davantage les vivants.

— Oui, Monsieur.